

Avec René Myrha, du champ de course à l'opéra

Autor(en): **Saucy, Clément**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **95 (1992)**

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-555313>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Avec René Myrha, du champ de course à l'opéra

«Il y a des Bâlois dans la maison en haut du Crêt!»

Un de nos enfants, à l'affût de chaque mouvement inhabituel dans le quartier, venait nous annoncer la venue de Myrha aux Breuleux, dans une ancienne et vaste demeure ancrée sur une terrasse naturelle, en haut de la Rue du Crêt.

Nous pensions que c'était une maison de plus qui passait en mains de résidents secondaires, ce qui ne nous réjouissait pas vraiment. Le bradage et l'accaparement du patrimoine bâti, pour le convertir en maisons closes, pas celles auxquelles vous pensez, était tels qu'ils nous préoccupaient, mais ne nous étonnaient plus outre mesure.

L'anecdote de l'arrivée de Myrha en resta donc là, sans que nous ne cherchâmes, en bons Francs-Montagnards, à en savoir plus sur ces nouveaux Brelottiers, laissant au temps qui passe le soin de nous en dire plus. Après une étape bâloise, René Myrha, le peintre jurassien plus connu et reconnu dans la région rhénane qu'en Romandie, revenait discrètement au pays et l'immatriculation bâloise de sa voiture apporta cette confusion, au départ, dans nos esprits.

Ce retour coïncida avec la réalisation du Centre de loisirs des Franches-Montagnes. Pour étoffer les manifestations du Centre, on envisagea l'organisation d'une exposition de peinture et Myrha fut tout naturellement pressenti. Cela marquait, en prime, le retour au Jura de ce Prévôtois d'origine qui avait eu les honneurs des cimaises à l'abbatiale de Bellelay, mais demeurait encore fort méconnu chez nous.

Lors des préparatifs de cette exposition, j'appris donc que le «Bâlois» de la Rue du Crêt, mon presque voisin, n'était autre que l'artiste jurassien dont j'avais pu voir — admirer eût été exagéré à l'époque — les objets énormes, étranges et très colorés, présentés à Bellelay. La vénérable abbaye était redevenue, après la rénovation de ses bâtiments, un des seuls lieux de la région où il nous était donné de connaître et d'apprécier le travail d'artistes visuels, renouant ainsi avec la tradition culturelle des Prémontrés et plus particulièrement de leur collègue réputé.

Je me souviens encore de notre première rencontre, chez moi, pour ébaucher le canevas de l'exposition du Centre de loisirs. Assis devant un verre de blanc, nous étions sur la défensive, chacun observant l'autre comme les acteurs d'une corrida, en levée de rideau. René Myrha, le sourcil à la Brejnev, sourire généreux, ne savait que dire pour être agréable. J'avais moi-même l'idée très floue mais bien ancrée que les artistes étaient forcément des êtres tellement compliqués et différents du commun des mortels, que je m'attendais de sa part à des exigences des plus farfelues et impossibles à remplir. Je craignais, pour tout dire, que cette idée d'exposition, acquise pour moi, ne capote lamentablement par manque de communicabilité entre nous. En fait, cette première rencontre fut le début d'une amitié solide et l'exposition au Centre de loisirs connut un plein succès.

Sans doute agréablement impressionnés par le talent de l'artiste et les louanges de son œuvre en marge de cette exposition, les dirigeants du Marché-Concours de chevaux confiaient à René Myrha la création des affiches de leur grande manifestation pour les années 1988 à 1990. Des objets tractés par des chevaux ou portés par des enfants ainsi que des oriflammes étincelantes de couleurs sous un soleil éclatant apportaient une touche particulière à la fête. Cette innovation allait même choquer maints fidèles de la tradition, habitués à voir se dérouler sous leurs yeux un scénario immuable en tout point semblable aux précédents, et qui ne comprenaient pas qu'on puisse immortaliser le Cheval, de race Franches-Montagnes de surcroît, par des animaux sortant des standards d'élevage, tant dans leurs proportions que par leur robe. Le «modulor» avait en quelque sorte été trahi!

Lors du Marché-Concours de 1990 gratifié d'un temps splendide, un spectateur fut particulièrement intéressé et sensible à la touche apportée par Myrha au cortège folklorique. Guy Montavon, encore un Jurassien, metteur en scène d'art lyrique, n'en était pas à son premier Marché-Concours. Il fut immédiatement séduit par ces créatures fantastiques, par les volumes, les formes et les couleurs, par les mouvements des objets qui défilaient devant lui et apportaient une note quelque peu surréaliste à cette fête on ne peut plus terrienne.

Peut-être imagina-t-il, ce jour-là déjà, Méphistophélès, Faust et Marguerite dynamisés et métamorphosés par Myrha.

A cette même époque, Guy Montavon s'attelait alors à la mise en scène de la «Damnation de Faust» de Berlioz pour l'Opéra de Montpellier, pour le printemps 1992. Par le hasard du Marché-Concours,



La Damnation de Faust d'H. Berlioz. Opéra de Montpellier. Acte II, scène 2. Photo V. Pereira.

Montavon et Myrha, qui ne se connaissaient pas, furent réunis dans une folle aventure artistique et entraînent au passage Rose-Marie Pagnard dans leur sillage créatif.

Voilà donc Myrha mué en scénographe, un rôle qu'il n'a encore jamais tenu, mais ô combien exaltant! «Habiller» une musique, pour un peintre, c'est une étape nouvelle dans sa création habituelle. La notion du temps modifie la statique des peintures et sculptures et module les couleurs au fil du déroulement de l'action. L'éclairage devient une nouvelle dimension artistique à intégrer aux formes, volumes et couleurs. René Myrha s'investit corps et âme dans ce nouvel art et, les maquettes succédant aux dessins, la création prenait forme.

La décision finale de réaliser cet opéra appartenait bien sûr aux gens de Montpellier et c'est avec cette angoisse de l'attente, qui permet de se sublimer, que l'artiste travaillait sans répit, ne sachant pas quelle suite serait donnée à sa recherche qui se concrétisait petit à petit.

Un soir d'été, en 1991, Myrha s'en vint chez moi et il ne tenait pas en place. Une fébrilité que je ne lui connaissais pas l'animait sans que j'en saisisse l'origine. Mais bien vite Myrha m'annonça qu'il venait de recevoir confirmation de son engagement comme créateur du décor et des costumes pour la représentation de la «Damnation de Faust» de Berlioz, à l'Opéra de Montpellier. Son travail de recherche était couronné. Le scénographe pouvait affiner ses ébauches. L'atmosphère de cette soirée fut particulière, un peu comme celle d'une veille de course d'école qui avait été maintes fois reportée et quand le lendemain représentait l'ultime chance. René Myrha était aux anges et n'aspirait qu'à partager sa joie! Heureux du bonheur de Myrha, je m'annonçais partant pour la première à Montpellier.

Comme un grand couturier s'affaire à apporter la dernière touche à une collection, Myrha s'investit pleinement dans son travail. Il savait maintenant qu'il serait présenté et sanctionné à Montpellier et cette réalité, cette contrainte temporelle, agit comme un catalyseur. Le couturier préparait la présentation de sa collection: il habillait non pas de superbes créatures, mais une histoire musicale servie par un orchestre philharmonique et les chœurs de l'opéra, soit près de deux cents musiciens et choristes. Quel changement dans les habitudes! L'intimité de l'atelier allait faire place à la ruche par temps d'orage, quand les abeilles sont survoltées par les brusques dépressions et que le temps presse pour garnir les cadres de cire en prévision des vilains jours.

Au début de l'année 1992, René Myrha, scénographe, et Rose-Marie Pagnard, assistante du metteur en scène Guy Montavon, s'installaient à Montpellier pour peaufiner leur création qui prenait forme. Période exaltante et éreintante, les angoisses alternant avec les plaisirs des rencontres, des trouvailles, des solutions ponctuelles aux innombrables imprévus qui surgissaient à tout moment, le temps imposant un rythme endiablé au fur et à mesure de l'approche du jour J, fixé début mars.

* * *

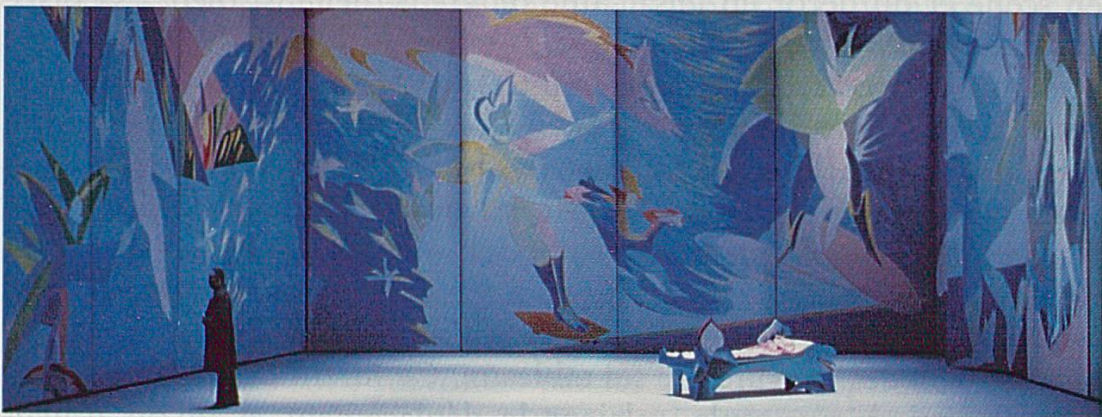
C'est en train que je gagnai Montpellier, ville que je ne connaissais pas. Je fus frappé par l'audace culturelle de ses habitants qui s'offraient un opéra doublé d'un centre de congrès tout neuf, imposant par ses volumes et la sobriété de ses lignes, dominant une vaste esplanade le reliant au théâtre de la comédie entièrement restauré.

La «*Damnation de Faust*» était le premier opéra de Berlioz donné au nouvel Opéra Berlioz, le bien nommé. Il y avait foule pour la première et le public ne fut pas avare d'applaudissements pour saluer et reconnaître le talent et la somme d'énergies de toutes sortes rassemblées dans cette création. Le décor et les costumes, animés eux-mêmes par la lumière, apportaient, comme en écho à la musique, le grandiose et le solennel attachés à ce drame romantique légendaire. Aux tableaux de couleurs étales, presque austères, soutenues par la projection de l'orchestre sur le décor, allait succéder un jeu de panneaux mobiles plus décorés et colorés, animés par l'éclat de la lumière s'accroissant en crescendo jusqu'au dénouement de l'intrigue. Qu'on était loin de certaines versions poussiéreuses de l'art lyrique ! La modernité de la mise en scène et du décor en faisait une œuvre actuelle, si bien à sa place dans ces murs tout neufs.

Après le spectacle, bien qu'éreintés par les dernières semaines et déchargés d'un seul coup du poids de cette aventure, les artisans de cette réussite affichaient à la brasserie du théâtre un bonheur comme il est rare d'en rencontrer. Guy Montavon avait perdu sa voix, Rose-Marie Pagnard, rayonnante, avait, pour une fois, les joues colorées, René Myrha, bousculé de droite et de gauche, ne savait plus très bien où il en était et donnait singulièrement l'impression de flotter un peu à la manière des créatures de ses tableaux. Ce furent des moments privilégiés, qui, à eux seuls, valaient le déplacement et qu'on n'allait jamais oublier.



Acte III, scène 3. Photo V. Pereira.



Acte III, scène 1. Photo V. Pereira.



Acte II, scène 1. Photo V. Pereira.

Le lendemain, dans le train du retour, la fatigue avait pris le dessus et la décompression aidant, René Myrha, le regard lointain, prenait peu à peu congé de Marguerite et de Faust, des choristes et des musiciens, des solistes et des machinistes, des Montpelliérains. Une démarche artistique prenait fin, mais dans son esprit, Myrha retrouvait-il déjà ses créatures familières qu'il n'avait d'ailleurs pas vraiment délaissées lors de cette parenthèse languedocienne.

Clément Saucy

Né à Lajoux en 1948, Clément Saucy est médecin-vétérinaire aux Breuleux. Ancien député et amateur d'art, il consacre l'essentiel de ses loisirs à la vie culturelle et aux voyages.